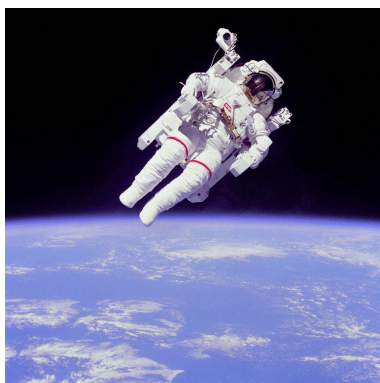


<http://collectiflieuxcommuns.fr/?309-l-individualisme-pseudo>



L'individualisme pseudo-révolutionnaire

- Documents extérieurs - Idéologies, mythes et fausses subversions - Le gauchisme radical-chic -



Date de mise en ligne : samedi 12 décembre 2009

Copyright © Lieux Communs - Tous droits réservés

Source : <http://jeanzin.fr/index.php?post/20...>

L'individualisme pseudo-révolutionnaire

Par Jean Zin le Mercredi, 20 février 2008,

On ne le sait que trop, les hommes ne sont pas ce qu'ils prétendent être ! Ils agissent souvent à rebours de leurs motivations conscientes, et semblent parfois se débattre comme un insecte dans une toile qu'ils referment sur eux par leurs efforts mêmes pour tenter de s'en sortir. C'est caricaturalement, toute la complicité des terroristes avec l'ordre policier qu'ils renforcent à tel point que, lorsque des fanatiques religieux ou quelques crétins d'extrême gauche qui se prennent pour des héros ne font pas le travail pour eux, l'extrême droite ou les pouvoirs établis savent tout le profit qu'ils peuvent tirer à organiser eux-mêmes quelques faux attentats plus ou moins sanglants (on l'a vu en Italie).

Ce n'est pourtant pas la seule confiscation par l'individu de l'action et de la conscience collective. Il est assez étonnant de constater à quel point en effet on rencontre de nos jours une presque totale individualisation de la politique, centrée sur soi, avec un individualisme exacerbé qui se croit révolutionnaire à transgresser les lois pour certains (jouissance perverse), à vivre hors du système pour d'autres (enfermé dans sa folie), quand d'autres encore se contentent de revendiquer une « simplicité volontaire » ou toute autre conduite exemplaire (mais chargée d'une culpabilité névrotique). Le seul point commun à ces stratégies purement individuelles, même si elles n'ont à la bouche que l'intérêt commun et dépensent beaucoup d'énergie, c'est de ne rien changer du tout à la société. C'est un fait, malgré qu'on en ait. Ce ne sont à l'évidence rien que des pseudo-révolutionnaires sans aucune révolution effective, comme s'il ne s'agissait pas tant de faire (la révolution) que d'être (« révolutionnaire » ou « écologiste ») et de s'identifier ainsi à quelque figure idéalisée. On peut y voir un retournement véritablement paradoxal du souci de l'authenticité dans la vie quotidienne qui se transforme en spectacle narcissique, une mise en scène permanente et une sorte de moralisme inversé. Pour la révolution on peut attendre.

Il y a un terrible malentendu sur la révolution dont nous avons besoin qui n'est ni une fête, ni une explosion de violence, ni une prise de pouvoir, ni seulement une refondation sociale mais bien un changement de système. Ce n'est pas parce toute révolution a un côté carnaval où les rapports de pouvoir s'inversent qu'une révolution ne serait qu'une fête alors qu'elle ne mérite le nom de révolution qu'à bousculer l'ordre établi assez pour provoquer des réorganisations systémiques durables, pour adapter les rapports sociaux aux nouvelles forces productives, démocratiser la société et rétablir un peu plus de justice. D'ailleurs, il faut bien dire que la période actuelle n'est pas tellement sensible aux sirènes du romantisme révolutionnaire mais plutôt à une sorte d'anarcho libéralisme un peu égaré et dépourvu de toute efficience, un rêve d'enfance dévastateur, celui d'une nature apaisée et transparente à elle-même beaucoup trop mythifiée et qui nous laisse en fait spectateurs de notre propre vie et désarmés face aux évolutions sociales bien réelles. Il serait temps pourtant de dissiper les illusions des individualismes pseudo-révolutionnaires pour reprendre l'initiative et s'organiser collectivement, mais, bien sûr, ce serait une illusion de croire qu'on pourrait s'en débarrasser vraiment ni convaincre quiconque, il faudra toujours faire avec...

La transparence et l'obstacle

La première illusion de l'individu, en effet, c'est bien celle de la transparence à soi et d'être persuadé de savoir ce qu'il faudrait faire, car, aussi étonnant que cela puisse paraître, nous ne savons pas ce que nous sommes ! Certes, la

conscience de soi est constitutive, nul n'en est privé, et nous avons tous la parole, cela n'empêche nullement que nous ne savons pas ce qu'est la vie, que nous vivons, nous ne savons pas ce qu'est la conscience avec laquelle nous pensons, nous ne savons pas ce qu'est le langage avec lequel nous parlons. Il nous faut tout apprendre. Nous sommes tissés de mille mots, de liens innombrables et de toute une histoire. Nous sommes parlés plus que nous ne parlons, constitués de toutes sortes de préjugés et d'identifications. La transparence à soi-même ne peut être qu'une illusion dans ces conditions. Â« Connais-toi toi-même Â», cela ne peut être que découvrir sa propre opacité et l'étendue de notre ignorance, pas du tout de rencontrer sa vérité et ne plus douter de sa propre identité comme on le voudrait trop naïvement. Cette Â« ignorance docte Â» est exactement le contraire de la foi pleine de certitudes des ignorants.

C'est le grand malentendu de la demande de guérison ou de sagesse, et c'est pourquoi le plus intime est paradoxalement le plus dogmatique, se réclamant d'ailleurs la plupart du temps de grandes théories logiques ou de traditions religieuses. Si on croit à Dieu et à Diable, on les trouvera certainement en nous, bien présents. Aussi difficile que ce soit à l'admettre, ce n'est pas seulement l'ignorance qui limite la conscience de soi mais bien une fonction de méconnaissance et de refoulement ou de rationalisation, la persistance d'un inconscient (énonciation) qui ne peut jamais être éliminé (de l'énoncé) : Â« qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend Â», il y a du refoulement, toujours, au nom de grands mots comme de l'amour, et le mystère reste entier, sans retour, de l'autre sexe comme du désir obscur de la Mère, cicatrice encore vive de l'unité perdue. C'est de cette blessure que surgissent nos monstres, du tragique de la vie où la vérité est en jeu qui nous met en cause dans tout notre être, et non d'une simple erreur logique qu'on pourrait rectifier ni d'un dérèglement émotionnel qui serait dépourvu de sens !

Contre les prétentions de l'individu à la transparence de soi-même, la psychanalyse montre non seulement qu'il n'y a pas d'auto-analyse et que les tentatives d'introspection ou d'examen de conscience sont largement trompeuses, complaisantes, surjouées, mais l'analyse du transfert montre bien que, ce dont il faut se guérir c'est du désir de guérison lui-même (l'éveil, c'est qu'il n'y a pas d'éveil). Non, ce n'est pas un hasard du tout si presque tous ceux qui se réclament du développement personnel et de la connaissance de soi s'appuient sur un dogme pseudo-scientifique ou religieux et tombent facilement dans la secte (y compris les psychanalystes). Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le progrès de la civilisation ce n'est pas de savoir qui on est, mais de savoir qu'on l'ignore ; ce n'est pas la sagesse et l'initiation, c'est la philosophie et l'inconscient. Ce qui reste toujours difficile, presque impossible, c'est de reconnaître ses erreurs, de faire son auto-critique et d'admettre la part de dogmatisme qui nous limite à notre époque et à ses préjugés. Non seulement ça résiste ferme mais il n'y a pas de réel qu'on pourrait atteindre une fois pour toutes. Ce sera toujours aussi difficile, car une fois soulevé sur notre inconscient le couvercle retombe encore plus lourdement d'un nouveau refoulement sous ses faux airs de libération, et les anciens révolutionnaires deviennent les nouveaux pouvoirs établis...

Ce n'est que l'aspect individuel. Au-delà de la limite que l'inconscient met à une conscience de soi trompeuse, il s'ajoute un problème d'un tout autre ordre au niveau politique, c'est l'absence de toute unanimité ou même de consensus : c'est bien plutôt le conflit des idéologies, la lutte des classes et les guerres de religions. Quand on parle de conscience collective, ce n'est en rien comparable avec une conscience individuelle relativement unifiée, sauf à supposer une substance collective idéalisée sous la forme d'un peuple mythique ou d'un dieu tutélaire. L'unité sociale n'est pas donnée, elle est à construire à partir d'une irréductible diversité d'opinions. En dehors de l'action commune, il n'y a aucune Â« volonté générale Â» qui ferait corps et s'imposerait à tous, tout au plus des votes qui se trouvent majoritaires et peuvent se contredire. S'imaginer que notre propre bonne volonté suffirait à convaincre la Terre entière et nous regrouper sous la même bannière semble donc assez vain (c'est, pour Hegel, Â« la loi du coeur Â» et Â« le délire des grandeurs Â»). En effet la diversité des opinions est bien inséparable de notre nature humaine divisée, de la séparation entre signifiant et signifié, entre le signe et la chose, comme entre l'homme et la femme. Ce n'est pas d'une conversion universelle que nous pouvons attendre un changement politique mais au contraire de l'expression de nos diversités et de la confrontation de points de vue irréconciliables. Il n'y a pas d'accès à la vérité, pas d'ordre naturel ou divin qui tienne, la science doit être soumise à l'expérience et construite à partir de nos rationalités limitées et de nos divergences. C'est cette quête qui fait l'unité de l'aventure humaine dans sa diversité.

Non seulement la pluralité des croyances empêche toute effusion générale (on est toujours engagé dans une lutte contre d'autres croyances), mais vouloir les unifier ne fait qu'ajouter une autre division, et plus on a d'exigences, plus on réduit ceux qui peuvent s'y élever. Plus inquiétant, c'est croire savoir où est le bien qui peut mener au pire. A rebours de tous les boucs émissaires qu'on se trouve, il faut affirmer haut et fort qu'il n'y a pas de Â« Mal Â» qu'il suffirait de vaincre, on ne sait pourquoi venu nous gâcher la vie ! La question est bien plus grave puisque c'est le Bien qui est la cause du Mal, depuis nos premiers chagrins d'amour jusqu'aux utopies totalitaires. Il faut s'en persuader, Â« l'enfer est pavé de bonnes intentions Â»...

Les utopies individuelles du collectif

Il y a de quoi y réfléchir à deux fois quand même avant de se lancer dans de nouvelles utopies, au moins faire son deuil de l'unité fusionnelle (un monde sans classes), désirée par tous sans doute mais jamais réalisée sinon fugitivement et cause de tant de massacres ! Reconnaître ces obstacles ne constitue pas pour autant une raison de renoncer à continuer l'émancipation humaine et la démocratisation de la société, c'est au contraire exiger d'en tenir compte pour les surmonter et, au lieu de viser un Bien idéal et culpabiliser les gens, revenir aux processus matériels pour faire du mieux qu'on peut, ce qui serait déjà pas si mal ! La question devient cognitive plus que morale, même si elle ne s'y réduit pas car on ne peut se passer de l'auto-affirmation du collectif, son institutionnalisation révolutionnaire qui doit être comprise dans sa dimension collective et conflictuelle (luttas de pouvoir), et qui n'est plus du tout individuelle, sans se réduire non plus aux effets de masse ou de marché.

Les visions du collectif sont très différentes selon qu'on le considère comme déjà donné ou bien à construire. Si le collectif nous précédait, nous pourrions l'exprimer individuellement, comme une cellule du corps contenant la totalité de son ADN. Un seul pourrait parler pour nous tous et nous représenter. C'est tout autre chose si le collectif est le résultat d'une négociation et d'une composition. Certes, nous sommes des roseaux pensant et, comme tel, nous pouvons sembler contenir tout l'univers. Il est dès lors on ne peut plus naturel de croire qu'on pourrait le changer rien que par la pensée, mais il suffit de s'y cogner pour en éprouver toute la dureté qui nous assure qu'il nous est bien extérieur (c'est d'ailleurs aussi la preuve qu'on peut le transformer de façon durable). En tout cas, une bonne part des malentendus viennent sans doute de la certitude pour chacun d'incarner la volonté collective, comme certains fanatiques se croient, on ne sait pourquoi, les élus de Dieu. Ce n'est pas la seule façon de réduire le collectif à l'individu.

Une version opposée de cet individualisation du collectif, beaucoup moins paranoïaque mais pas plus acceptable pour autant, c'est d'en faire l'expression d'un phénomène émergent qui nous dépasse, sans que nous en soyons conscients. On n'est plus ici dans le projet collectif, mais dans le jeu des préférences individuelles, des valeurs. C'est la main invisible des marchés, manifestation de la providence divine, de l'âme du monde (Amon), d'un dieu caché dont nous sommes les messagers malgré nous, un peu comme dans les modes où chacun croyant se distinguer ne fait qu'imiter ses semblables. C'est ainsi que l'individualisme montre son caractère moutonnier, comme dans les mouvements de bourse. Cette idéologie du marché est une conception effectivement très individualiste du collectif réduit aux mouvements de masse et sans aucune garantie que le résultat ne soit pas catastrophique, mais qui laisse croire qu'un changement des individus pourrait se répercuter au niveau global, comme si Â« les multitudes Â» étaient responsables du sort qu'elles subissent, comme si c'était le consommateur qui déterminait le marché alors qu'il y a plutôt production du consommateur par le système (la publicité, etc.). Ainsi, l'individualisme a pu contaminer jusqu'aux révolutionnaires ou les écologistes, persuadés qu'il suffirait de participer chacun avec sa petite chapelle au marché des idéologies ! L'expérience américaine montre plutôt que les discours religieux et la charité chrétienne cohabitent fort bien avec le discours de l'argent et le matérialisme le plus sordide. Ce n'est pas au niveau des valeurs symboliques ou des décisions individuelles que ça se passe vraiment mais à celui des processus concrets, des structures matérielles et des rapports de force.

L'homme nouveau

Au fond, cette focalisation quasi religieuse sur l'individu dont il faudrait faire un Â« homme nouveau Â» n'est sans doute que la conséquence de l'individualisme libéral et de la perte des solidarités sociales, même si ce pas n'est pas si nouveau que cela puisqu'on peut remonter jusqu'à Epicure au moins, ou, un peu plus près, à cette illusion d'une Â« servitude volontaire Â» popularisée par Montaigne comme si ce n'était qu'une simple déficience individuelle qui serait à la base du pouvoir des tyrans ! Toutes les religions révélées vivent sur l'illusion d'un mal qui serait dans le coeur de l'homme et d'une conversion qui apporterait le royaume de Dieu sur la Terre, sans parler des sagesse qui promettent l'illumination depuis si longtemps et de nous transformer radicalement par la discipline du corps et de l'esprit, sans que leur supposée influence sociale n'ait jamais été à la hauteur, qu'on sache ! Les créateurs de religion n'ont-ils pas changé le monde par leur parole et leur exemple ? Ceux qui le disent pensent que c'est indéniable, mais on peut légitimement en douter pourtant : les religions ont toujours été politiques et on peut douter surtout qu'elles aient vraiment amélioré les choses, n'ayant pu empêcher des guerres auxquelles elles servaient plutôt de prétexte, ni l'inégalité ou l'exploitation. Les idéologies sans dieux n'ont pas fait mieux, c'est tout aussi certain, mais désormais c'est la techno-science qui nous promet un homme nouveau débarrassé de toutes nos tares. Ce n'est pourtant pas l'homme qu'il faudrait changer, et bien plutôt la société et l'économie qui doivent être changés pour les adapter à l'homme tel qu'il est avec tous ses défauts, ses faiblesses, ses folies mêmes, qui ne sont pas sans qualités. Bien sûr, on comprend qu'on se replie sur soi lorsqu'il n'y a pas d'alternative collective...

Il n'empêche que la révolution ne sera pas dans les têtes, ni simple révolution culturelle, mais qu'elle doit se traduire dans l'organisation de la production et les institutions collectives. Certes, on peut bien partir des individus et des petits groupes mais il n'y aura pas de révolution sociale sans organisation ni sans une certaine Â« prise de pouvoir Â» (au niveau local au moins). Ce ne sera pas une révolution Â« entre-nous Â», entre militants, entre convaincus, mais avec tous les autres ; pas un petit cercle de révolutionnaires ou de saints mais l'ensemble de la population, pas pour un homme nouveau fantasmé mais pour les gens tels qu'ils sont, dans la situation qui est la nôtre (les alternatives locales s'y affrontent concrètement). Si des dispositifs alternatifs étaient destinés à des sages et une communauté de saints, l'échec serait assuré (Â« Malheur à une république où le mérite d'un homme, où sa vertu même serait devenue nécessaire ! Â» Sadi Carnot). Il faut nous prendre comme nous sommes avec nos folies, nos limites et toute l'étendue de notre ignorance. Plutôt que de rêver à quelque paradis merveilleux, il vaut mieux se limiter à essayer de s'adapter aux évolutions en cours et préserver notre avenir. Même si cela peut exiger des changements radicaux qui nous changeront, inévitablement, il n'y a pas de quoi promettre un monde apaisé. Pas plus que la fin de l'esclavage n'a été un bonheur sans fin, il ne faut pas attendre plus de la sortie du salariat au profit du travail autonome qu'un progrès dans nos libertés, ce qui est déjà considérable mais qui n'est pas dépourvu d'aspects négatifs aussi.

L'essentiel c'est qu'il est absurde et dangereux de vouloir changer l'humanité. Comment faire pour changer tous les hommes d'un seul coup, avec quelle formule magique ? Par l'éducation ? L'éducation est effectivement fondamentale et nous change profondément mais elle demande beaucoup de temps et, de toutes façons, l'éducation n'est pas le dressage mais l'apprentissage, elle ne peut être autre chose qu'un reflet de la société (sinon, qui éduquera l'éducateur ?). Au-delà du danger de formatage des esprits et du viol de notre intimité dans la confusion entre le privé et le public, le plus grand danger est surtout que cela voudrait dire qu'on va faire une société pour laquelle il y aurait des non-humains ou des sous-hommes, des attardés à rééduquer, des barbares à exclure de la cité. Cette aspiration à l'excellence, à la maîtrise de soi et à la conscience n'est pas sans grandeur, on ne peut que l'encourager mais elle tombe facilement dans la fascination de sa propre image et finalement dans une forme d'imitation et d'adoration du chef paré de toutes les vertus. La magie des grands mots ne suffit pas à changer le monde ni le sens commun. Il vaut mieux savoir que nous sommes faibles, faillibles et un peu minables, petites choses fragiles et bornées même si nous avons aussi notre dignité et que chaque existence reste admirable vue d'assez près. Il vaut mieux essayer de nous supporter mutuellement, de se débrouiller pour mieux vivre ensemble avec tous nos défauts qui ne sont pas sans raisons, essayer d'avoir un peu plus d'intelligence collective en s'organisant et non pas en se fiant simplement à l'intelligence de chacun.

L'organisation collective

Il est certain que l'intelligence collective ne procède pas tellement de l'intelligence individuelle et plutôt de la bêtise des foules (une foule de moines ou de psychanalystes ne valant guère mieux). Il y a tellement de discours stupides et dangereux, c'est cela notre réalité, les préjugés, les convictions plus ou moins délirantes. C'est avec cela qu'il faut faire, et la limite de la démocratie : la revendication de l'idiot d'avoir raison tout autant qu'un autre et la guerre des religions qui en résulte ou la multiplication des sectes. S'il y a démagogie et manipulations émotionnelles des foules, c'est que les évidences les plus simplistes sont tout simplement fausses et qu'on tombe facilement dans le panneau... La vérité est toujours aussi impossible à dire, il y a toujours division de la vérité et du savoir, même pour les prétendus experts ou savants. L'idée que nos problèmes ne viendraient que de l'avidité humaine, d'un désir déréglé ou d'une mauvaise métaphysique est une idée folle, encore plus de croire qu'il suffirait de changer d'idée pour changer de système alors que c'est, fondamentalement, l'indécidable qui est en cause et le jeu de puissances matérielles. Il n'y a pas seulement une pluralité des fins légitimes, mais une pluralité des illusions, une pluralité de la connerie humaine (dont on ne peut s'exclure soi-même) ! C'est autrement plus grave et pourquoi l'histoire avance par ses mauvais côtés, en se jettant dans une erreur après l'autre. Il faut des massacres, il faut l'horreur, la catastrophe pour qu'on se décide, sinon chacun délire dans son coin à rêver de son petit monde, à rêver qu'il s'éveille en devenant papillon...

S'il n'y a pas démocratisation du savoir et qu'on ne partage que l'ignorance, quelle rôle donner alors aux idées, à la communication et au débat public ? Ne doit-on y voir que des leurres pour émouvoir les foules ? Les campagnes électorales montrent que c'est effectivement le cas la plupart du temps. Les idées sont des armes quand elles pénètrent les masses mais si ce sont les processus matériels qui sont déterminants en dernière instance, l'enjeu devient cognitif plus qu'idéologique : se doter des moyens de savoir la vérité (sur le climat par exemple) pour agir sur les causes, se donner les moyens de nos fins plutôt que d'attendre qu'un miracle se produise qui nous éviterait d'avoir à prendre nos responsabilités. Il semble qu'on soit toujours écartelés dans les débats entre dogmatisme et scepticisme qui sont des pièges symétriques : fanatisme aveugle d'un côté, laisser-faire impuissant de l'autre. La voie de l'action consciente est certes bien étroite entre ces deux erreurs opposées : c'est la voie de la philosophie, de la science, de la démocratie et de la discussion argumentée (l'agir communicationnel). C'est ce qui demande organisation.

Il y a un préalable à l'organisation, cependant : on a besoin de « faire société » et d'un objectif commun, on a besoin du sentiment de solidarité et de reconnaissance, on a besoin d'amitié enfin (la *philia* des Grecs). C'est ce qui fait qu'un mouvement social est un peu comme une histoire d'amour (Alberoni), c'est peut-être aussi pourquoi cela se termine si mal la plupart du temps... Impossible de se débarrasser de l'émotionnel en politique mais il peut être trop facilement manipulé et il ne faut pas confondre les sphères publiques et privées. On a besoin d'illusions, c'est indiscutable. Aucun travail sur soi ne pourra l'empêcher ni éviter le travail du négatif, on s'y laisse tous prendre à un moment ou un autre. Il ne faut donc pas prétendre rendre le pouvoir bon mais savoir qu'il est mauvais et lui mettre des contre-pouvoirs. Il s'agit de reconnaître notre part de bêtise, pas de nier nos besoins émotionnels mais pas de les glorifier non plus dans leur tendance à nous aveugler. Il vaut mieux essayer de rester rationnel plutôt que de s'abandonner aux bons sentiments et il ne suffit pas de renverser les dominants ni de lutter contre l'injustice. Ce qu'il faut faire c'est un peu moins facile, c'est de construire des alternatives locales, avec les autres, et de faire régner un peu plus de justice, ce qui demande beaucoup d'intelligence. L'enjeu est bien cognitif sur ce que nous sommes vraiment, mais en ce que l'ère de l'information, les transformations qu'elle induit dans la production, et notre situation écologique exigent de nous un dépassement du productivisme capitaliste et une réduction des inégalités. Il ne s'agit pas de notre propre excellence, il ne s'agit pas de rêver, nous avons tant à apprendre...

S'il y a bien une dimension affective dans tous les groupes, même dans les entreprises, s'il y a bien des grands récits dans lesquels on s'inscrit, ce n'est pas à ce niveau qu'il faut agir, ni sur les liens personnels, mais bien au niveau de l'organisation elle-même, du système, car une des propriétés d'un système, c'est d'être relativement indifférent à ses éléments. Répétons-le, ce ne sont pas les hommes qu'il faut changer mais leurs organisations et juger aux résultats. Les hommes changeront bien sûr dans un nouveau contexte, on change tout le temps, mais rien ne changera, même si les hommes changent, si c'est toujours le même système. Bien sûr, il ne suffit pas de prendre le pouvoir, ce qui ne change effectivement rien du tout au système, sinon aux marges. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ferait beaucoup

mieux que tel ou tel ministre à sa place (Â« si tu fais de la politique, c'est la politique qui te fait Â»). Ce n'est pas prétendre qu'on pourrait Â« changer le monde sans prendre le pouvoir Â», sauf si cela signifie construire de véritables alternatives, et encore, il sera très utile de disposer pour cela de l'appui des pouvoirs locaux au moins. En tout cas, ce n'est pas une question de personnes mais de système. Encore une fois, le problème est cognitif plus que moral : il faut trouver des solutions pratiques plus que couper des têtes (qui repoussent toujours). Pour cela, on n'a besoin que de la participation de chacun, pas la peine de vouloir élever leurs âmes ni de sonder les coeurs et les reins. Ce qui compte, c'est le dispositif, les supports matériels, le système et les finalités politiques communes même s'il faut aussi un discours qui leur donne sens et des valeurs partagées.

Tout cela ne nous avance pas beaucoup sans doute sur ce qu'il nous faudrait faire (j'en parle ailleurs) et ce n'est encore qu'une partie du problème mais je ne voudrais pas donner l'illusion que je serais exempt de critiques à cet endroit, étant moi-même bien trop indépendant et allergique aux groupes. La question n'est pas là et je ne prétends pas du tout être un modèle ou meilleur que les autres. Je ne prétends même pas Â« être Â» révolutionnaire, je suis simplement persuadé qu'on a besoin d'une révolution des rapports de production pour les adapter aux nouvelles forces productives immatérielles ainsi qu'aux contraintes écologiques et que cela passe par une organisation collective, mais je n'ai pas de plan pour conquérir le pouvoir (sinon qu'il faut commencer au niveau local et qu'il y aura besoin des artistes et des savants), je n'appartiens pas à une organisation révolutionnaire (aucune qui mérite ce nom) et je serais sans aucun doute aussi insupportable aux nouveaux pouvoirs et aussi rétif aux nouveaux dogmes qu'aux anciens !

Il n'est d'ailleurs pas question de refaire pencher la balance un peu trop du côté des communautés et de l'organisation, c'est-à-dire finalement de la religion. Il y a indéniablement des raisons profondes à la situation actuelle, une insatisfaction des organisations actuelles et la recherche de formes plus adéquates, ni trop rigides, ni trop éphémères, entre organisations hiérarchiques, réseaux et marchés. L'importance donnée à l'individu est tout autant légitime. D'une certaine façon il ne s'agit que de reformuler ce qu'exprime l'individualisme pseudo-révolutionnaire en renversant les termes où ce n'est plus l'individu qui est la cause mais la finalité du collectif : l'individu comme finalité des politiques de démocratisation, du développement humain et des droits de l'homme, mais c'est une question de dispositifs et d'organisation de l'intelligence collective, pas de contemplation de soi : l'intérieur est à l'extérieur. Très concrètement cela voudrait dire, par exemple, non pas prendre la question écologiste du côté de la consommation et des besoins, mais partir du producteur lui-même, du travail autonome et de l'épanouissement de l'individu dans son activité ou de la valorisation de ses compétences, où l'on se rejoint d'une certaine façon après ce long détour, bien que cela reste très différent tout de même.

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que rien ne se fera si on reste chacun dans son coin sans se rassembler, sans arriver à s'entendre, et notre tâche actuelle est certainement l'organisation de la transformation sociale, mais pas forcément de façon centralisée, se divisant par tendances et sous-tendances, plutôt sans doute sur une base locale et fédérative, autour d'alternatives concrètes tout en utilisant toutes les potentialités des réseaux numériques. Il n'empêche que cela ne donnera rien, il ne peut y avoir d'unification du mouvement tant que perdureront les anciennes idéologies, les anciens partis, les anciennes façons de penser ; cela ne servira à rien tant qu'on ne prendra pas conscience de toutes les conséquences de notre entrée dans l'ère de l'information et de l'écologie, mais qui s'en soucie ? Inutile de feindre une fausse unanimité ni de prendre ses désirs pour la réalité, les bonnes intentions ne suffisent pas, la question reste cognitive avant d'être morale : nous avons besoin de comprendre notre temps pour le transformer, comprendre qu'il nous faut développer le travail autonome et construire des alternatives locales à la globalisation marchande. Point sur lequel on ne peut pas être optimiste pour l'instant, c'est le moins qu'on puisse dire, tout ce qu'on peut Â« espérer Â» c'est que les événements (économiques ou climatiques) précipitent les choses et nous ouvrent les yeux sur la réalité car, il faut s'en persuader, Â« seule la vérité est révolutionnaire Â».